

Vraiment merdé

Paul CLÉMENT

Novembre 2015 – Concours “Dérápé” - MonBestseller.com

Oh putain, j'ai merdé sont les premiers mots qui traversent mon esprit quand je reviens à moi. Un liquide chaud et poisseux a imbibé mes vêtements. J'ai l'impression d'avoir été percuté par un camion lancé à pleine vitesse. Mes oreilles sifflent. Je suis étendu par terre, la poitrine comprimée par le poids de l'adolescent qui est affalé sur moi. Une odeur métallique s'élève alors qu'une nappe d'un rouge éclatant se forme sous mon dos. Du sang. Je palpe les zones de mon corps qui me sont accessibles, incapable de me dégager du jeune homme qui m'écrase. Tout va bien. Je suis entier. Je baigne dans le sang de l'inconnu dont la chaleur moite serpente à présent entre mes vertèbres. Je me tortille pour essayer de m'arracher à son étreinte mortuaire mais les forces me manquent. Il pèse des tonnes.

Quand ma tête émerge de l'enchevêtrement de membres morts qui m'emprisonne, je réalise enfin que l'adolescent n'est pas seul. Deux autres dépouilles se sont jointes à lui pour tenter de me retenir. Elles me fixent de leurs regards mornes et inexpressifs, ravies de me voir me démener de la sorte. Mais que s'est-il passé ?

Le sifflement strident qui vrille mon esprit ne semble pas vouloir se calmer. J'extirpe difficilement une main du tas de chair et tente de m'arracher à l'emprise des trois morts. Un des corps finit par glisser et chute à mes côtés, son visage figé s'immobilisant à quelques centimètres du mien. Une plaie circulaire, de laquelle s'échappe une substance grise et rougeâtre, orne le milieu du front de la jeune fille. Une goutte du mélange répugnant coule sur sa joue et rencontre le sol : plop.

Oh putain, je l'ai fait. Je l'ai enfin fait ! J'écarte péniblement le macchabée et étends mon regard dans le couloir froid, d'aspect presque hospitalier, qui s'étire sur plusieurs dizaines de mètres. Violée, la pâleur des murs a laissé place à des constellations de points rouges. Plus loin, un corps est effondré contre la cloison, la moitié du crâne arrachée.

Mon visage se fend d'un large sourire. Mais l'engouement de mon cerveau, électrisé par cette brève euphorie, se ternit quand je réalise que je ne me souviens de rien. Ce devait être le plus beau jour de ma vie, mais c'est un vide inquiétant qui hante mon esprit ; le sentiment de m'être fait avoir sur toute la ligne, l'impression d'avoir gagné à l'euro millions mais d'être mort d'un infarctus en l'apprenant. Je devais en profiter, jusqu'à ce qu'ils me retrouvent. On avait tout planifié. Ça n'aurait pas dû se passer comme ça.

Soudain, un coup de feu retentit, bref et puissant. Puis c'est une succession saccadée qui résonne dans les couloirs. Je reconnaîtrais ce bruit parmi cent. Cet enfoiré de Valentin est-il encore dans le coup ? Au loin, la mitrailleuse continue à gémir et à cracher son métal de mort. Il s'en donne à cœur joie, ce lâcheur. J'essaie encore de me dégager mais mes bras, fébriles, sont incapables de repousser les cadavres encore étendus sur moi. Plus que la peur, c'est l'énervement qui me gagne.

— Barrez-vous bande d'enfoirés !

Je laisse déferler ma haine pour ces nuisibles, dont même les dépouilles me révulsent et me pourrissent la vie, et hurle comme un forcené. Je gesticule, éclaboussant de sang les rares carreaux blancs encore immaculés.

— Putain de connards !

Alors que ma rage grandit, d'autres coups de feu se font entendre, suivis de près par le bruit caractéristique de chaussures qui martèlent le carrelage. Déjà rapide, le rythme des pas s'intensifie et plusieurs silhouettes apparaissent à l'autre bout du couloir. J'ai du mal à les discerner mais elles se rapprochent à vive allure. *Fuyez, tant que vous le pouvez.*

Trois garçons et deux filles déboulent dans le corridor et arrivent bientôt à ma hauteur. Ils sont essoufflés et un des adolescents tient son bras ensanglanté qu'une plaie béante ouvre en deux. Je rassemble ce qu'il me reste de force et tente de me saisir de la cheville d'une des lycéennes. Déséquilibrée, elle chute violemment. Dans un réflexe inespéré, ses mains jaillissent vers le sol. Son crâne passe à quelques centimètres du carrelage dur et malveillant. Elle met aussitôt un genou à terre pour se relever. Les trois garçons ont disparu.

— Tu crois qu'il... commence la jeune fille.

— On s'en fout, viens, l'interrompt son amie qui s'est arrêtée pour l'aider.

Alors qu'elle se redresse, elle me fixe d'un regard partagé entre pitié et peur. Mes nerfs craquent face à cet air condescendant, pur produit de la haine qu'ils ont toujours éprouvée pour moi.

— Qu'est-ce que tu veux connaître ? je braille en essayant de me libérer.

Face à ce déferlement de colère, son expression change aussitôt, n'affichant plus qu'une parfaite incarnation de la terreur. Mais ce n'est pas moi qu'elle regarde. Elle se retourne avec précipitation et s'enfuit elle aussi.

— Revenez, je vais vous crever !

Dans un brusque regain de vigueur, je tourne la tête dans tous les sens. Elle doit forcément être là. Est-ce qu'elle m'a échappé ? Une de ces ordures me l'a peut-être prise ?

J'ai beau regarder partout, je ne la vois pas. Est-ce que Valentin me l'a volée et m'a abandonné ici ? Je savais que je n'aurais pas dû lui faire confiance.

Mais soudain je l'aperçois enfin. Mon arme. Du moins, le même modèle. Elle pendouille à l'épaule d'un homme vêtu d'un uniforme kaki qui avance dans le couloir. Sa démarche est d'une lenteur exaspérante. La mitrailleuse se balance au bout de son bras ballant. Il n'est pas seul. Je jubile, ravi d'apprendre qu'ils ont déployé l'armée pour nous arrêter. Les types derrière sont sûrement du GIGN. Je ris à gorge déployée mais leur lenteur m'arrache à mon hilarité. Ces enfoirés veulent m'humilier. J'en suis certain. Ils se moquent ouvertement de moi, coincé comme un idiot sous ces ringards décédés. Je les entends murmurer mais ce qu'ils disent n'a aucun sens.

Est-ce qu'ils pensent vraiment que ça va être aussi facile de m'arrêter ? J'ai déjà gagné de toute façon. Je n'ai plus rien à perdre. Je ne me laisserai pas avoir. Je suis résolu à mourir mais l'envie de les emporter avec moi est plus forte que tout. On se souviendra de ce jour pour toujours. Ce sera mon jour.

Dans un ultime effort, alors que mon front s'est couvert d'une sueur malodorante, je parviens enfin à extirper une jambe, puis une seconde. Les deux cadavres ont roulé face contre sol et continuent à mélanger leurs fluides dans un épais tapis d'hémoglobine. Je cherche mon arme du regard, prêt à leur faire payer leurs moqueries. Sans succès. Mais quand mes doigts attrapent le rebord de la fenêtre au-dessus de moi, et que ma tête arrive enfin au niveau de la vitre, je comprends qu'aujourd'hui n'était finalement pas mon jour de gloire. *Putain, même ça, je n'ai pas réussi à le faire...*

Un grognement rauque s'élève derrière moi mais je ne peux m'arracher à la contemplation de l'horreur à l'extérieur. C'est sublime. La ville est à feu et à sang. C'est magnifique. À l'horizon, d'épais panaches de fumée s'élèvent des tours HLM, pas loin de chez moi. C'est grandiose. Dans les rues, les gens courent dans tous les sens, poursuivis par ces hommes à la démarche chancelante et aux visages blafards.

Le gémissement se rapproche puis des doigts me saisissent aux épaules. Mon regard s'enfonce dans les yeux morts et affamés du soldat quand celui-ci plonge ses dents carnassières dans ma jugulaire qu'il déchire d'un brusque mouvement de tête.

Oh putain, quelqu'un a vraiment merdé.